Alerte rouge

Ce matin-là, quelqu'un a défoncé la porte de ma chambre à coups de hache.

Je me suis réveillé en sursaut et j'ai hurlé. Puis je me suis rendu compte qu'il n'y avait ni agresseur ni hache. Juste mon père.

Comme tous les matins.

C'est sa façon de me tirer du lit. Il appelle ça *frapper trois coups discrets*. Ensuite je referme les yeux, en attendant que mon rythme cardiaque se stabilise. Pendant ce temps, il fracasse ma fenêtre et ouvre les volets avant d'arracher ma couette pour que je *profite du bon air*.

La journée peut alors commencer.

Mes parents *bossent dans des boîtes*. Quand j'étais petit, j'imaginais de vraies boîtes et de vraies bosses. Je pensais qu'ils passaient leur journée à dévaler des

montagnes russes à l'intérieur de grands cartons, comme ceux qui servent à emballer les pâtisseries. Je trouvais cette façon de gagner sa vie plutôt enviable. Et je comprenais qu'ils soient si fatigués le soir. Mais depuis, ils m'ont emmené visiter leurs boîtes. Ce sont d'immenses bureaux blancs et gris où les gens fixent des écrans d'un air soucieux.

– Si tu travailles *d'arrache-pied*, m'assure mon père, tu iras loin, toi aussi.

Cette histoire de pieds arrachés m'a longtemps, elle aussi, paru mystérieuse. Et contradictoire avec le fait d'aller loin. Mais je n'ai jamais le temps de leur demander des explications. Le temps, chez nous, est une denrée rare.

À peine levé, je dois courir dans la salle de bains d'où mes parents viennent de sortir (mon père a tout organisé pour *tuer les temps morts*). Leurs deux parfums flottent encore dans l'air humide et tiède.

J'ai droit à quatre minutes sous le jet, pas une de plus (mon père chronomètre), car il faut économiser les ressources de la planète. Ensuite je dévale les escaliers, m'assieds devant mes céréales bio, assez dures à croquer mais excellentes pour la santé.

Nous prenons toujours notre petit déjeuner ensemble, tous les trois. Ma mère y tient beaucoup. Une famille équilibrée *doit avoir des conversations autour*

de la table. C'est écrit dans un livre sur l'éducation des enfants que ma mère consulte souvent. Sur la couverture, une femme radieuse se roule dans l'herbe avec un bébé à l'air effrayé. Je ne me souviens pas de m'être jamais roulé dans l'herbe avec ma mère.

En fait de conversation, nous parlons presque toujours de mes devoirs. Mes parents vérifient que je n'ai rien oublié, bien qu'ils l'aient déjà fait la veille. Ils ont raison. Il est très rare que je n'oublie rien. D'autant que je manque de rigueur dans la gestion de mon agenda. Je me trompe de page ou je note des leçons pour le jour de Noël.

– Ça n'arriverait pas si tout était informatisé, râle mon père en montrant son Smartphone, posé à plat sur la table, à côté de ses toasts. (Ce qui n'est pas une bonne idée. Un jour où il était mal réveillé, il l'a trempé dans son café.)

Heureusement, ma maîtresse n'est pas informatisée. Elle s'appelle Rose, et je n'ai pas le temps d'en parler maintenant.

Quand cette histoire a commencé, nous nous trouvions donc, tous les trois, autour de la table du petit déjeuner. J'avais envie de dire quelque chose d'important à mes parents.

Non, pas envie. Besoin. Il fallait que je leur parle.

Ce que j'avais à leur dire était compliqué, et le

petit déjeuner n'était pas le meilleur moment pour le faire, mais il le fallait absolument. J'avais déjà trop attendu et je commençais à me sentir mal.

C'était justement ce que je voulais leur dire : que je me sentais mal.

Je m'endormais difficilement, me réveillais au milieu de la nuit, et je pensais souvent à des choses tristes ou inquiétantes ou les deux.

Ce n'était pas nouveau. Depuis ma naissance, je suis ce que mes parents appellent un « stressé de la vie ».

Moi, je dirais plutôt stressé de la mort. J'ai peur de la mort. Mais pas seulement. Du reste aussi. Je crains que mes parents aient un accident de voiture en roulant *à tombeau ouvert* (comme dit mon père) vers leur boîte. J'ai peur qu'un incendie se déclare pendant que tout le monde dort (maman aime répéter que notre maison est ancienne et *pas aux normes*), que quelqu'un attrape une maladie grave, que mes copains se fassent enlever, qu'un cambrioleur et/ou un tueur en série s'introduise chez nous, qu'une guerre éclate et, plus globalement, que quelque chose d'épouvantable se produise.

Je n'ai pas la moindre idée de ce qui a pu me rendre si craintif. C'est ma nature, hélas. Je suis né terrifié. Autrefois, j'avais peur des clowns, des pères Noël, des

dames de la cantine, de la cantine, de la sieste et des autres enfants. Dans certains cas, je n'avais pas tout à fait tort, mais je ne suis pas là pour raconter ma vie.

Toujours est-il que, ce matin-là, je me sentais encore plus mal que d'habitude. C'était venu peu à peu, comme une aggravation de mon cas. Je déployais beaucoup d'efforts pour dissimuler ma peur. Par-dessus tout, j'étais terrifié à l'idée de passer pour un lâche. Surmontant mon appréhension, j'ai exigé qu'on retire les roulettes la deuxième fois que je suis monté sur un vélo. Et je me suis cassé trois dents. Lors de la séance d'initiation aquatique, au CP, j'ai plongé directement dans le grand bain. J'ai été sauvé de justesse par le maître-nageur. C'est comme ça. Je vais au-devant du danger pour qu'on ne me soupçonne pas de le fuir.

